

Chapitre 20 : **Les meilleures choses ont une fin**

(Toujours les Alpes, 3 & 4 avril 2002)

Cette fois la belle Ikheia-Zang comète n'est pas au rendez-vous

Sagesse advusienne : "si on a peur d'la montagne, vaut mieux rester dans son fauteuil"

Souvenir cuisant : une belle glissade et une grosse cheville

Le *Canard Enchaîné* comme thérapie universelle

Nombril stérile des occidentales *versus* ventre fécond des tiers-mondiales : tout un programme la dérégulation de la société occidentale

Le *Berlinersee*, plus que jamais à l'ordre du jour !

Brève virée dans la capitale dauphinoise

Un petit nuage de vapeur, qui, depuis un moment déjà, montait subrepticement vers nous, avait fini par nous envelopper, nous coupant de la tiédeur du soleil couchant. On dut remettre les anoraks, et cet intermède impromptu nous fit réaliser que nous avions faim.

Tout en mâchant avec lenteur – comme il sied aux montagnards – les savoureux sandwiches de Nivea, nous eûmes bientôt le bonheur de contempler de nouveau le grandiose panorama, toujours plus rougeoyant, au fur et à mesure que le disque solaire disparaissait derrière la crête occidentale.

— Si l'on tarde encore, il faudra redescendre à la frontale, avertit Nivea.

— Par une météo comme ça, y a pas d difficulté particulière, nous rassura Luc. La neige est en train de reg'ler, mais avec les crampons et en reprenant nos traces, ça devrait pas poser d problème.

Le nombre d'astres visibles s'accroissait à vue d'œil, d'autant plus que la demi-lune ne s'était pas encore levée. La brise avait refroidi et nous obligea à réenfiler également passe-montagne et gants polaires, laissant à Luc le soin de manipuler la carte du ciel avec ses sous-gants de soie...

Il nous identifia l'étoile la plus brillante de la demi-voûte orientale, qui nous faisait face : c'est-à-dire Arcturus du Bouvier¹. La Grande Ourse avait atteint le zénith et ses sept astres principaux étaient parfaitement visibles à l'œil nu. La polaire surplombait le Mont Blanc, lequel rougeoyait encore plus que le Mont Rose... Quant aux contours du relief occidental, c'est à peine s'ils ressortaient d'une sombre brume, surmontée elle-même par un empilement de strates allant du rouge vif au jaune puis au vert et au bleu en quelques degrés, l'essentiel du ciel étant désormais déjà noir.

Luc tenta de repérer la comète à l'aide de ses jumelles. Mais en vain :

— J'vois même pas M31. Elle est sans doute pas encore levée. On essayera d nouveau à la station...

Par contre, j crois distinguer Jupiter, au sud-ouest, dans les Gémeaux ; et Saturne, à une quinzaine de degrés plus bas sur l'écliptique, dans l Taureau ; mais pas Mars, qui devrait pourtant s trouver à l horizon ouest-nord-ouest...

Il passa ses jumelles à Nivea, laquelle, moins experte dans ces affaires célestes, ne reconnut que Jupiter. Mais moi-même ne fis pas mieux, bien qu'ayant calé les dites jumelles sur le rocher, pour plus de stabilité. Malgré les gants polaires, je ne tins ainsi pas deux minutes, le froid m'obligeant à réchauffer les mains dans les poches des pantalons...

Il était près de 21 heures quand nous entamâmes la descente, éclairés par nos lampes frontales. Cela avait un sacré avantage psychologique : on ne voyait pas l'impressionnant à pic sous nos pieds !

La plupart du temps, et obligatoirement dans les parties pentues, nous progressions à reculons, ce qui nous permettait de placer exactement nos crampons dans les traces de la montée et de planter le piolet dans les mêmes trous, la neige s'étant solidement recroûtée. Malgré cela, la descente du névé ne m'inspira pas et je fus gré à Luc de m'avoir replacé en milieu de cordée, de telle façon qu'un dérapage de ma part aurait vite été stoppé par l'assurance amont et aval les mains – les amis suivant

¹ Dont le diamètre est 24 fois plus grand que celui du Soleil (1,7 pour Sirius) et la distance de 37 années-lumière (9 pour Sirius).

à la lettre la même procédure sécurisante qu'à la montée.

Nous atteignîmes le petit replat situé sous le refuge peu après 22 heures. Nous ne tentâmes pas de repérer la comète : un tapis de nuages d'altitude éteignant les étoiles s'avancait au nord-ouest.

Une fois calfeutrés dans l'abri, nous appreciâmes une dernière tisane brûlante, puis, après avoir fixé le lever à 5 heures 30 – la montagne sourit aux matinaux –, on s'enfonça chacun dans son sac de couchage, où Morphée nous saisit aussitôt.

Étant évidemment le plus épuisé des trois, j'eus du mal à reprendre mes esprits et mes forces lorsque Luc éclaira le refuge et se leva pour sortir faire pissou... Nivea me précéda donc quand Luc revint :

— Il fait qu'moins huit degrés dehors. La météo va s'dégrader plus vite qu'prévu.

— Et la comète ?

— Aucun espoir : tout l'ciel est bouché.

Ce fut bientôt à mon tour de sortir pour renouveler l'exploit de la veille, c'est-à-dire pisser, tout comme les amis, sans redescendre sur le névé.

Quand je revins dans le douillet abri, le thé et les tranches de pain – grillées m'sieu-dames !² –, m'attendaient, avec beurre et miel du pays.

À notre altitude c'était déjà l'aurore – fort grise, en l'occurrence –, lorsque, après avoir tout rangé et tout fermé, nous entreprîmes la descente par où nous étions montés l'avant-veille. En cordée, bien entendu, et toujours précédés de Luc, qui retraçait avec énergie les pas et les trous de piolet, partiellement effacés par le dégel et le regel.

La lumière du jour – fût-elle sans soleil – qui éclairait maintenant la vallée, rendait la vue impressionnante ; mais comme nous rétromarchions³ face à la pente, cela ne gêna pas vraiment.

Je poussai tout de même un ouf de soulagement en arrivant aux skis. On les chaussa et repartit aussitôt parce que le vent – qui accélère la réfrigération du corps – s'était levé et que le trajet de retour était encore long.

Vers 8 heures, nous pénétrâmes dans la couche de brume qui montait et limitait la visibilité à une vingtaine de mètres. Comme il n'était pas question de se quitter de vue, on skia tranquillement, ce qui n'était pas pour me déplaire : les amis m'attendant lorsque je prenais du retard.

Au-dessous de 2000 mètres environ, la brume se déchira progressivement, laissant voir des lambeaux du bas pays, parfois baignés de soleil.

Vers dix heures, celui-ci finit même par nous atteindre aussi. On en profita pour avaler quelques fruits secs et boire un coup sur un petit rocher déneigé. On se laissa même aller à une causette de circonstance :

— Ces ARVA, est-ce que c'est vraiment efficace ? Questionnai-je.

— C'qui est encore plus efficace, c'est d'pas fréquenter les coins qui craignent et d'pas perdre son sang froid, sentença Luc.

— Ne fais pas le malin, répliqua Nivea, parce que même les professionnels se font prendre.

— J'ai jamais dit qu'j'y resterais pas, un jour ; mais quand ça arrive aux gens d'expérience, c'est qu'en général, ils ont commis une imprudence.

— Et nous, on n'est pas imprudents en franchissant des couloirs sans visibilité ? rétorqua-t-elle.

— Y a évidemment toujours un risque, mais si on a peur, alors vaut mieux rester dans son fauteuil, près de la cheminée, sentença-t-il. Ajoutant, rigolard : À condition qu'le fauteuil, rongé de l'intérieur par les termites, s'effondre pas inopinément !

— Les statistiques montrent en effet que les accidents domestiques sont majoritaires, abondai-je.

— Même qu'le plus fatal d'entr'eux s'passe généralement dans l'lit, surenchérit-il.

Nivea, visiblement devenue imperméable à ce genre d'humour, se leva sans mot dire. Sans doute pour nous signifier qu'en montagne – encore plus qu'ailleurs –, moins on cause et moins on bêtifie...

2 Le grand soleil de la veille avait rechargé les batteries.

3 Vivent les néologismes utiles !

Il restait un dernier couloir relativement pentu, long d'une cinquantaine de mètres, dans lequel une avalanche ancienne avait creusé des sillons longitudinaux qui accroissaient la difficulté.

Je skiais donc de travers, sur les carres, et, ne voulant pas prendre le risque de tomber en virant par un saut (comme savaient le faire les Advus), je stoppais à chaque bord du couloir pour effectuer une conversion statique aval. Cela retardait indûment les amis :

— Ne m'attendez pas ! leur criai-je. Je suivrai vos traces !

Bien que, avant chaque conversion, j'eusse pris soin de damer une petite plateforme, il m'arriva, vers la moitié du couloir, que je perde l'équilibre et chute cul par dessus tête. Malgré de violents efforts, je ne pus stopper ma glissade. Combien de secondes dura-t-elle ? Je ne saurais dire... Tout ce dont je me souviens, c'est de deux chocs successifs qui me freinèrent au point de m'arrêter dans le cône final de la coulée, avant une dangereuse zone de rocaïlle...

Voici ce qui se passa : les Advus m'attendaient, à toutes fins utiles, avant les rochers en question. M'ayant vu dégringoler, ils se portèrent vers ma trajectoire supposée, s'accroupirent de telle façon de me recevoir sur leur dos (le sac était dangereux car il portait piolet et crampons à l'extérieur, Luc en amont et Nivea un peu plus bas, légèrement décalée du côté où le premier choc me dévierait...

— Je vous dois un grand merci ! leur exprimai-je quand ils furent sur moi, toujours étendu et en train de sonder mentalement l'état de mon corps.

— Rien d'cassé ?

— Je ne pense pas, on va voir tout-de-suite.

Aidé par les amis, je me relevai lentement. Visiblement, je ne souffrais que de contusions mineures, dont une luxation à la cheville gauche et des éraflures superficielles au visage.

— Vous voyez que le casque n'est pas un gadget en montagne ! me rappela Nivea.

— Ah, je n'ai jamais dit ça ; j'ai râlé à cause de son poids : avec l'âge, tout gramme me pèse !

Nivea m'accompagna pour sortir complètement du couloir, alors que Luc partait à la recherche de mes lunettes de soleil et de mes bâtons : je n'avais eu cure de ces derniers, sachant qu'une fois en glissade ils étaient inutiles sinon dangereux.

Finalement, il récupéra les bâtons dans les rochers, mais des lunettes, point de trace. De toute façon, il était imprudent de s'attarder dans le couloir, que le soleil était en train de réchauffer...

Un quart d'heure plus plus tard, nous reprenions notre descente, à pied, cette fois, car ne subsistaient plus que quelques lambeaux de neige dans les creux.

Bien que Luc se fût chargé de mon sac et Nivea de mes skis, la cheville gauche me fit de plus en plus mal. On s'arrêta bientôt pour la pommader, sans résultat immédiat, évidemment. Je repartis néanmoins de bonne humeur, m'estimant heureux de m'en être tiré à si bon compte.

Ainsi handicapés, il nous fallut marcher encore deux longs kilomètres et sur un sentier malaisé, avant d'atteindre *La Sapinède*, où nous arrivâmes autour de 16 heures.

Dès notre arrivée, je pris un bain bien chaud, alors que les amis rangeaient les affaires puis s'occupaient du ménage.

Après le bain, je pommadaï de nouveau la cheville, puis, calé dans un fauteuil, j'oubliai la douleur en lisant le dernier *Canard Enchaîné* – trouvé dans la boîte aux lettres –, les Advus n'ayant pas accepté que je lève le petit doigt, même pour éplucher les légumes. Il est vrai que, question courbatures, j'en avais ma dose. D'ailleurs, la tiédeur et la quiétude aidant, je m'endormis sur le journal, aussi toniques que fussent les persiflages et autres sarcasmes de l'iconoclaste volatile.

Je fus réveillé par un bruit de casseroles : il fallait bien dîner à une heure raisonnable...

— Pour qu'tu t'endormes sur l'*Canard*, faut qu'tu sois à bout ! devina Luc.

— Oui, c'est vrai, j'ai besoin d'une bonne nuit de repos.

— J'ai l'impression qu'i t'faudra plus d'une nuit, statua-t-il. Bon, de toute façon, nous aussi, on en a pour quelques jours avant d'être en mesure d'crapahuter d'nouveau !

— Lucien, peux-tu mettre la table ? cria Nivea qui s'afffairait dans la kitchenette.

— Aussitôt dit, aussitôt fait, répondit-il en s'exécutant.

Quelques minutes après on attaquait la salade aux sardines. Puis ce furent, encore une fois, les *capellini* à la bolognaise – excellents, comme Nivea savait les préparer toujours.

Inutile de préciser que le vin de Luc allait de concert.

Suite aux titres du *Canard*, la conversation roula sur la campagne américaine contre les Talibans :

— Ces fanatiques sont peut-être courageux mais n'ont certainement pas l'organisation des *bo-doi*⁴ et l'Afghanistan est un désert où il est difficile de se protéger de l'aviation.

— P't-êt' ben, mais s'ils sont aussi déterminés qu'les kamikazes d'Al Qaïda, les Amerloques ont quelques soucis à s'faire.

— Certes, car, à part Massoud, on ne voit aucune force locale capable de leur tenir tête.

— Comment expliquez-vous une telle explosion de l'islamisme armé ? me questionna Nivea.

— Je vois ça comme le résultat de l'échec total des régimes issus de la décolonisation et qui se voulaient progressistes sinon socialistes. En conséquence, au nom de quelle autre idéologie une population aussi imbibée de religion traditionnelle pouvait-elle se révolter, d'autant que son ennemi héréditaire est l'Occident chrétien, encore plus haïssable depuis qu'il s'est laïcisé et enrichi – grâce à l'abandon des colonies, d'ailleurs, qui étaient devenues, dans la réalité, des boulets économiques.

— C'qui met à mal l'argument politiquement correct d'exploitation systématique des colonies pour l'seul profit d'l'Europe ! souligna Luc.

— Le conflit israélo-palestinien y est pour quelque chose aussi, estima Nivea.

— Et les pétro-dollars égal'ement, répliqua-t-il.

— Israël est effectivement perçu par le monde arabo-musulman comme une création, sinon une créature de l'Occident... Par ailleurs, des fonds d'origine pétrolière financent le fondamentalisme... conformément à la tradition qui veut que les bourses se délient plus facilement pour la gloire d'Allah – fût-elle constituée de crimes – que pour des œuvres profanes.

— Tu l'as dit ! opina Luc. D'ailleurs, c'est bien connu : ce sont les fraudeurs du fisc qui s'font bâtir les monuments funéraires les plus ostentatoires et les plus luxueux.

— Il faut reconnaître que si quelques peuples ex-colonisés ont adopté les valeurs éthiques européennes, beaucoup en restent imperméables...

— C'qui leur permet d'saturer la planète ! stigmatisa Luc.

— Je pense que c'est, en partie, par le refus des hommes de partager les tâches ingrates du ménage que les femmes en sont arrivées à limiter leurs désirs de maternité, jugea Nivea.

— Cela fait des millénaires que les femmes sont vouées à ces tâches ingrates... fis-je remarquer. Je crois plutôt que la responsabilité d'élever des enfants en général et l'enfantement en particulier sont devenus incompatibles avec l'hédonisme contemporain.

— C'est une évidence, surenchérit Luc. Y a qu'à regarder la mode : tout est fait pour dévaloriser la grossesse.

— L'élégance féminine a toujours occulté la grossesse, rétorqua Nivea.

— Les grandes robes d'autrefois dissimulaient la chose, argumenta-t-il. Alors qu'aujourd'hui, les jeunes femmes exhibent leur nombril. C'qui est une façon très nette de dire "*no baby*", ricana-t-il.

— Je crois que c'est non seulement par simple défi juvénile, mais aussi par la socialisation de la condition féminine, qui les rapproche de celle des Hommes – lesquels n'accèdent désormais à une situation stable qu'autour de la trentaine... C'est donc à cet âge qu'elles-mêmes réalisent finalement qu'il est dans leur nature d'avoir des enfants.

— Mais c'est trop tard et quand elles arrivent à en faire deux, c'est un exploit ! stigmatisa Luc.

— Un cercle vicieux, un de plus, s'est enclenché en Occident, statuai-je. Le déséquilibre démographique appelle l'immigration. Cette immigration s'assimile mal ou plus du tout, se multiplie sur place et devient un vivier de fondamentalistes ennemis de nos valeurs... Voilà, après la dérégulation générale, le second germe de la RCT... que nos sociologues, obnubilés par le "politiquement correct", ne voient pas venir...

— Y a ka viré lé fatma é émpourté dé fécond' roumèn', hi, hi, hi, glapit Djéha. Ou mèm' directimàn

4 Appellation des soldats du Vietnam du Nord.

lourzanfan', qu'y ana telmàn d'abandonné, là-bà ; hi, hi, hi !

— Ce ne serait pas la première fois dans l'Histoire que le problème démographique serait résolu par des moyens non conventionnels : on se rappelle l'enlèvement des Sabines par les Romains...

— Lé Tourk, oùn fè mioù : izoùn rampli lour harèm di fam' chrétien', lour galèr' avec lé-zom', é lour cazèrn' avec lé-z-anfan... ci ki fé k'il zoun jourdoui nout' faciès é ça lour doun' li toupé di si prouclamé Ouroupéèn' ! rejackta Djéha.

— La réputation des Turcs question barbarie n'est plus à faire ; mais ils ne sont pas les seuls – y compris au 20e siècle.

— Les nouvelles générations ne peuvent être jugées responsables des actes indignes commis par leurs aïeux ! contesta Nivea.

— Sauf si elles refusent une repentance formelle aussi bien que factuelle, en particulier sous forme d'indemnisation. Ce qui est le cas de la Turquie relativement au génocide arménien ; contrairement à l'Allemagne, qui a fait un effort méritoire – mais non suffisant, à mon avis, concernant la Shoah... En l'occurrence, faire ami-ami avec les descendants des bourreaux et ignorer le déni de justice vis-à-vis des victimes, c'est oublier l'impératif de justice qui fonde toute civilisation !

— Nos Eurocrates placent l'économie ultra-libérale avant la justice historique ! s'indigna Luc.

— Au fait, me questionna Nivea – sans doute troublée par nos arguments eurosceptiques –, soutenez-vous toujours le *Berlinersee* comme seul mémorial digne des crimes nazis ?

— Absolument. La repentance officielle était nécessaire mais non suffisante. Comme vous le savez, l'Allemagne d'après-guerre a échappé dans une large mesure aux sanctions que les crimes abominables commis en son nom méritaient – l'Est et l'Ouest s'en partageant le territoire pour en faire un champ de bataille idéologique...

— J'ai l'impression que l'anéantissement de Berlin serait ressenti, aujourd'hui, même par les non-Allemands, comme une vengeance inutile, l'Allemagne n'étant plus qu'une puissance moyenne qui essaie d'être au mieux avec tout le monde, fit-elle remarquer.

— Anéantissement n'est pas du tout le mot, puisqu'il s'agit de noyer le centre historique seulement, pour en faire un musée sous-marin.

— Il suffirait peut-être qu'on refuse qu'elle redevienne capitale, suggéra-t-elle.

— L'*Berlinersee* aurait un aspect positif pour les Allemands eux-mêmes, intervint Luc. Ces travaux donneraient du travail aux millions d'chômeurs !

— Sans doute. Malheureusement la guerre froide n'est pas tout à fait terminée dans la tête des Américains. Pour eux, Berlin, capitale d'une Allemagne réunifiée sous la bannière occidentale est le symbole d'une victoire totale et sur le nazisme et sur le communisme.

— J'ai appris récemment qu'il a été décidé de construire un mémorial dédié uniquement à l'holocauste des Juifs. Il paraît que ce sera un simple champ de colonnes à la Buren, révéla Nivea.

— Comme ça, ça s'ra plus facile d'construire par dessus un monument à la gloire du Reich, si les néo-nazis reviennent au pouvoir ! railla Luc.

— C'est un tort qu'il ne soit dédié qu'aux Juifs, remarquai-je, car les nazis ont sévi avec presque autant de barbarie contre les Tziganes, les Slaves, les Communistes, les Résistants et j'en passe...

— Ça justifie donc encore plus ton *Berlinersee*, conclut Luc.

— Ce n'est pas "mon" *Berlinersee*, mais celui de l'Humanité toute entière, rectifiai-je.

— Pour finir, ne pensez-vous pas qu'un jour arrive où il faut quand même passer le plus atroce des conflits par pertes et profits, faute de quoi la *vendetta* entre nations n'aurait de cesse ?

— Tout à fait, mais – dans l'impossibilité d'une réparation matérielle à la hauteur des crimes commis – au moins faut-il perpétuer leur souvenir par un monument qui en soit digne, non ?

— Je me demande quand même si un lac a une force symbolique suffisante !

— Toujours plus que de simples colonnes !

— Avec ou'n' boumb' H i restirè pa gràn chouz' sou li lac ! s'écria Djéha avec raison.

— L'histoire de la Bombe⁵ était là pour rappeler qu'à l'origine elle avait été fabriquée pour être

balancée sur l'Allemagne et non sur le Japon... Je précise que les moyens modernes permettent d'immerger des bâtiments sans les détruire, ne serait-ce qu'en créant un lac artificiel.

— Ça coûterait une fortune ! objecta Nivea.

— Qui ne dépasserait pas une infime fraction du coût des destructions dont l'Allemagne est responsable – et dont elle n'a jamais remboursé un seul sou, rétorquai-je.

— É pi y ourè dé millioun di touriss' pour visité la vil' sou-marin', s'écria Djéha.

— Probablement. D'ailleurs il serait étonnant que l'affaire ne s'avère plus rentable que le tunnel sous la Manche... illustrant le renversement des valeurs auquel on assiste !

— Je ne comprends plus, m'interpella Nivea. Que ce mémorial devienne populaire me paraîtrait personnellement un signe positif !

— Le renversement n'est pas là, mais dans le fait que ce mémorial puisse devenir rentable financièrement, alors que sa visite devrait rester gratuite – pour les mêmes valeurs éthiques qui justifient sa construction.

L'heure avait tourné et Nivea comme Luc n'ayant pas bénéficié de la sieste que je m'étais octroyée involontairement, ils accusèrent une lassitude qui les dissuada de continuer sur le sujet.

Nous nous décidâmes donc pour les bras de Morphée, après une dernière tisane pour tous, puis, pour moi seul, un dernier pommadage de la cheville.

Au petit déjeuner, pris sans hâte vers 8 heures, je me décidai pour un détour via Grenoble, ville que j'avais à peine traversée dans ma jeunesse, et où les amis devaient acheter quelques fournitures difficiles à trouver à Briançon. De plus on pouvait bénéficier du studio que louait Édouard, leur petit-fils étudiant dans cette ville, car il ne l'occupait pendant les congés universitaires.

Aussitôt après, nous nous attelâmes aux bagages... Le plus encombrant et le plus fragile était évidemment le caisson vitré contenant Letitia. Je ne pus que me féliciter d'avoir choisi la Kangoo, car dans une voiture banale, je n'aurais pu caser la chose, avec tout le reste en plus : mes propres affaires de voyage, mon équipement de montagne, Chimène dans son étui, la caisse de bonnes bouteilles depuis longtemps sélectionnées par Luc à mon intention, etc.

L'agencement nous prit une bonne demi-heure : je ne tenais pas à placer des objets sur le toit, car, outre le freinage aérodynamique que cela entraînait, il était imprudent de laisser un tel chargement sur n'importe quel parking.

Tout cela fit que nous ne démarrâmes pas avant 10 heures, ma tire suivant fidèlement la camionnette des Advus ...

La route du col du Lautaret était encore enneigée, mais la couche ne dépassait guère quelques centimètres, et la camionnette des amis, avec ses pneus-neige et ses quatre roues motrices, n'eut aucune peine à tracter ma Kangoo dans les dernières centaines de mètres précédent le sommet.

Nous déjeunâmes à Vizille, puis allâmes visiter la musée de la Révolution, qui s'explique par la tenue dans cette ville, en juillet 1788, d'une assemblée de quelque cinq cents représentants dauphinois des trois ordres, qui constitua le tout début du mouvement révolutionnaire... Ma cheville, toujours un peu douloureuse, fit que je passai plus de temps assis que debout – contrairement aux Advus.

Ce qui fait que nous n'arrivâmes au bas du petit immeuble d'Édouard – situé en banlieue près du campus universitaire – que vers 16 heures. Le temps de décharger et de placer ma voiture dans un parking gardé (Letitia m'était trop chère pour la laisser à la merci de pilleurs éventuels), la nuit survint. Nous allâmes au centre ville en camionnette et passâmes un bon quart d'heure à chercher une place suffisamment large dans les rues, car elle ne passait pas dans les parkings payants... Luc jura, mais un peu tard, qu'on l'y prendrait plus.

Nous déjeunâmes dans un troquet situé près de la place de Verdun. Ambiance et cuisine sans prétention mais de bonne facture traditionnelle – que les Advus fréquentaient chaque fois qu'ils passaient dans la capitale dauphinoise.

Puis on alla faire un tour au centre historique à pied : ma cheville allait mieux et de toute façon je ne me déplaçais plus sans ma canne. On traversa la place Grenette, où se trouve la célèbre fontaine des Trois Dauphins, puis le Jardin de Ville et pour finir au Palais de Justice, à la remarquable et authentique architecture gothique. Passant, derrière celui-ci, sur les quais surplombant l'Isère, je ne résistai pas au désir de proposer la Bastille. Bien que les amis y fussent déjà montés plusieurs fois, ils acceptèrent d'y retourner et nous voilà dans le téléphérique.

De là-haut le panorama est superbe, la conurbation s'étalant depuis l'Isère, qui contourne le promontoire de la vieille forteresse – lequel termine le massif de la Chartreuse –, jusqu'aux pieds de la chaîne de Belledonne à l'est et du massif du Vercors au sud-ouest, le sud étant occupé par la vallée du Drac, un torrent encore plus impétueux que l'Isère... Au fond de cette vallée, noyée dans la brume (ou plutôt le smog, devenu, au fil de l'urbanisation et de l'industrialisation, une spécialité grenobloise !) on percevait l'autoroute qui mène vers la vallée de la Durance. Les neiges sommitales des Belledonnes (belles femmes ?) rosissaient encore vaguement, se découpant sur un ciel sans nuages – et néanmoins pratiquement sans étoiles, éteintes qu'elles étaient par la pollution lumineuse. Ressentant la lassitude du voyage, nous redescendîmes au bout d'une heure et ralliâmes le studio vers 22 heures trente, pour nous coucher aussitôt.

On se leva et déjeuna tranquillement : il n'y avait aucune raison de se bousculer : les amis n'avaient plus qu'à attendre l'heure d'ouverture des magasins ; et moi je n'avais plus qu'à rallier mon petit Lyré.

On se quitta donc avec le serrement de cœur qu'éprouvent les vieux amis – en nous promettant de nous revoir dès que possible.